



17 mai 1940 : La “Bataille de Montcornet”

“Allez De Gaulle ! Pour vous qui avez depuis longtemps les conceptions que l’ennemi applique, voilà l’occasion d’agir.”

C’est le général Georges qui, tristement, vient de prononcer ces paroles devant un homme de haute stature, au visage impassible, colonel totalement inconnu et qui va bientôt entrer de plain-pied dans l’histoire.

Il y a cinq jours seulement que la Grande Bataille a été déclenchée par l’armée allemande, le 10 mai 1940, à l’aube et, déjà, dans le haut état-major français, c’est la panique. Ces chars — malheureusement allemands — “tout juste bons à encombrer leurs routes” disait d’eux notre incapable général en chef Gamelin, sont en train de conquérir tout le nord de la France en quelques jours...

C’est alors qu’on s’est rappelé qu’un certain colonel Charles De Gaulle, très critiqué par les hauts pontifes militaires français pour son livre “Vers l’armée de métier” décrivit, avec précision et dix ans d’avance, la tactique employée aujourd’hui par l’adversaire. On fait appel à lui !



Le Colonel De Gaulle et le Président Lebrun.

Voilà pourquoi, dans deux jours, la petite ville de Montcornet implantée dans le nord-est du département de l'Aisne, face aux Ardennes qui viennent d'être traversées par les divisions de "Panzers" allemands, va être le théâtre d'une violente bataille.

Les chars allemands sont regroupés en six divisions blindées de 350 engins. La France possède autant de chars mais seulement deux divisions mécaniques de 300 engins. Les autres chars sont dispersés en de petites unités. Cette différence au niveau de la tactique d'emploi va peser lourd en ce mois de mai 1940.

Une contre-attaque se prépare !

De bonne heure en ce 15 mai, le colonel Charles De Gaulle, nommé au commandement de la 4^e division cuirassée, qui se constitue lentement, est au Vésinet. Il est appelé au grand quartier général pour y recevoir sa mission. Le général Doumenc le reçoit et, en quelques mots, explique ce qu'on attend de sa division : "le commandement veut établir un front défensif sur l'Aisne et l'Ailette pour barrer la route de Paris. La 6^e armée, commandée par le général Touchon, formée d'unités prélevées dans l'Est, va s'y déployer. Avec la 4^e division cuirassée, opérant seule en avant dans la région de Laon, il faut gagner le temps nécessaire à cette mise en place. Le général Georges, commandant en chef sur le front Nord-Est, s'en remet à vous des moyens à employer. D'ailleurs, vous dépendrez de lui seul et directement. Le commandant Chomel assurera la liaison".

Le général Georges le reçoit. Il est visiblement accablé par les événements et confirme les ordres du général Doumenc.

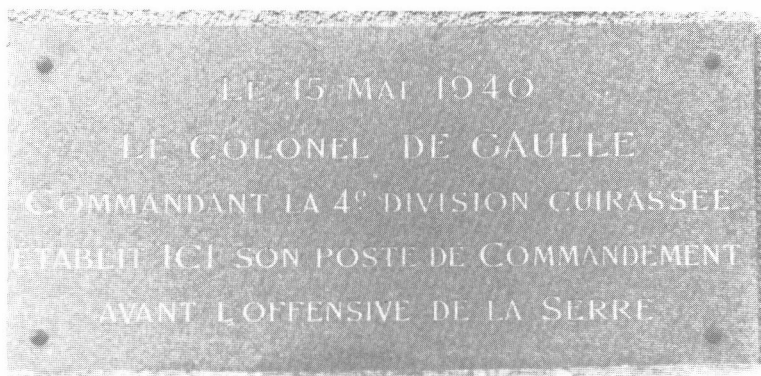
En auto, le colonel De Gaulle file à Laon. Il établit son poste de commandement dans une maison au fond d'une petite place de la commune de Bruyères-et-Montbérault et parcourt les environs. En fait de troupes françaises, il n'y a dans la région que quelques éléments épars appartenant à la 3^e division de cavalerie, une poignée d'hommes qui tient la citadelle de Laon et le 4^e groupe autonome d'artillerie oublié là par hasard. Il prend ce groupe à son compte, formé de braves gens qui n'ont pour armes que des mousquetons, les dispose, pour plus de sûreté, le long du canal de Sissonne, et attend l'arrivée de ses chars...

Sur le flanc gauche des divisions blindées du général Guderian, vont successivement être jetés des éléments mécanisés de la 3^e division de cavalerie du général Petiet et la 4^e division cuirassée du colonel De Gaulle.

Où est l'ennemi en cette fin d'après-midi du 15 mai ?

Il est 16 heures... Dans la petite ville de Montcornet, déjà désertée par une partie de sa population, dans le bureau de poste, M. Jules Auriol, natif de Lézignan, nommé au cours de l'année 1939, fait son travail de chaque jour. Vers 15 heures, de violentes explosions commencent à faire trembler le bâtiment : c'est un train de munitions qui attend devant la gare depuis huit mois et que l'aviation allemande vient de faire sauter. A proximité, des maisons brûlent...

Des bruits de motocyclettes dans la rue. Il quitte sa place et regarde par la fenêtre. Point n'est besoin d'y regarder à deux fois. Ces hommes, aux uniformes gris-verts et aux casques caractéristiques, ce sont des Allemands. C'est en effet, un petit détachement du 6^e Motocycliste, précédant les "Panzers" du général Guderian, venant de Revin, n'ayant rien rencontré sur la route.



La plaque-souvenir rappelant que dans cette maison, le chef de la 4^e Division Cuirassée avait établi son poste de commandement.

Au milieu de la panique qui souffle partout, donnant un exemple de sang-froid et de conscience professionnelle admirable, M. Jules Auriol comme nombre d'agents des postes restés en place jusqu'au dernier moment, décroche le téléphone et donne l'alerte alors que l'ennemi est devant sa porte. Des plâtras et morceaux de briques tombent partout, le train de munitions saute toujours.

A plat ventre, le téléphone à la main, à 18 heures, M. Jules Auriol lance son dernier message au moment où brusquement un officier allemand, revolver au poing, entre suivi de soldats armés de mitraillettes.

Le receveur a reposé le téléphone. Il a maintenant le revolver sous le nez pendant que le pillage de la poste commence par ces éléments avancés allemands.

Depuis le 15 mai, le colonel De Gaulle a installé son poste de commandement à Bruyères-et-Montbérault. En cette matinée du 16 mai, il est rejoint par un embryon de son état-major et fait une reconnaissance pour recueillir des informations. L'impression qu'il en retire est que le gros des forces allemandes, qui a débouché des Ardenes, marche non pas vers le sud, mais vers l'ouest en direction de Saint-Quentin, se couvrant à gauche, par des flancs-gardes portées au sud de la Serre.

Au cours de sa reconnaissance, le colonel De Gaulle voit sur les routes venant du nord, les lamentables convois de réfugiés. Il racontera dans ses "Mémoires de guerre" : "J'y vois aussi nombre de militaires désarmés. Ils appartiennent aux troupes que l'offensive des "Panzers" a mises en débandade au cours des jours précédents. Rattrapés dans leur fuite par les détachements mécaniques de l'ennemi, ils en ont reçu l'ordre de jeter leurs fusils et de filer vers le sud pour ne pas encombrer les routes. "Nous n'avons pas, leur a-t-on crié, le temps de vous faire prisonniers !"

Alors, au spectacle de ce peuple éperdu et de cette déroute militaire, au récit de cette insolence méprisante de l'adversaire, je me sens soulevé d'une fureur sans bornes. Ah ! c'est trop bête ! la guerre commence infiniment mal. Il faut donc qu'elle continue. Il y a, pour cela, de l'espace dans le monde. Si je vis, je me battrai, où il faudra, tant qu'il faudra, jusqu'à ce que l'ennemi soit défait et lavée la tache nationale. Ce que j'ai pu faire par la suite, c'est ce jour-là que je l'ai résolu."

Un train qui s'est traîné toute la nuit arrive à 8 heures du matin ce 16 mai en gare de Soissons et reçoit l'ordre de débarquer immédiatement ses quatorze chars. La première destination est définitive et les officiers se posent la question : l'ennemi est donc si près ? C'est la 345^e compagnie autonome de chars "D-2", faisant partie de la 4^e division cuirassée. Le débarquement est survolé par quelques avions allemands, mais tous les chars se retrouvent rapidement sous les couverts du quai. Une deuxième rame décharge les camions-ateliers à Crouy. Toute la compagnie est regroupée en ce lieu alors qu'elle reçoit l'ordre de se porter sur Chavignon.

Le “Rocroi” en tête, les chars “D-2” se suivent à 50 mètres les uns des autres. Sans encombre, à 18 heures, le convoi arrive à Chavignon. Le colonel De Gaulle est là. Il donne l’ordre de se reporter rapidement en forêt de Samoussy, face à Gizy et laisse entendre que l’engagement ne saurait tarder.

La file de chars est repartie. Elle rencontre un embouteillage de réfugiés à une sortie de village, d’immenses chariots de ferme à quatre roues, bourrés de matelas, de vaisselle, de tout... et de gens. Cette fuite étonne nos tankistes : “Pourquoi partez-vous ?” “Ils” sont à Monceau-le-Waast” répond un homme, tête basse, sans quitter son attelage. Monceau-le-Waast est à 5 kilomètres de Laon !

Les chars traversent Nouvion-le-Vineux, Presles, Athies-sous-Laon. Vers 20 heures, la compagnie au complet arrive en forêt de Samoussy. Immédiatement, les chars se placent en bataille, sur la



*Le général Hanz Guderian, spécialiste de la guerre des blindés.
Il est à Montcornet le 17 mai 1940. Sa 2ème Panzer va se heurter à
la 4ème Division Cuirassée du Colonel De Gaulle.*

lisière en cuvette de la forêt, face à Gizy. La section d'échelon est restée s'abriter à Presles. Des officiers à motocyclette sont envoyés vers le nord-est et confirment le point de vue du colonel : les 1^{re} et 10^e "Panzers" du corps blindé du général Guderian se dirigent bien vers l'ouest en direction de Saint-Quentin.

A cause de la rapidité des mouvements ennemis, le colonel De Gaulle décide d'attaquer dès le 17 au matin avec les seuls moyens mis en place : direction Montcornet pour stopper la ruée vers Saint-Quentin, Laon et assurer la protection de la VI^e Armée française qui s'installe avec la mission de barrer les routes vers Paris et Reims.

Alors que l'aube de ce 17 mai n'est pas encore levée, il y a en lisière de la forêt de Samoussy, face à Gizy, quatre bataillons de chars de cette 4^e division cuirassée que commande le colonel De Gaulle, attendant l'ordre pour se porter en avant.

La division est loin d'être complète. Tous les trains, retardés par les bombardements, ne sont pas arrivés à destination. Seuls sont présents le 46^e bataillon de chars "B" de trente-deux tonnes du commandant Bescond, la 345^e compagnie autonome de chars "D2" du capitaine Idées, appartenant à la 6^e demi-brigade et pour la 8^e demi-brigade les 2^e et 24^e bataillon de chars "Renault R-35". La progression des chars sera soutenue par quelques éléments du 3^e régiment de cuirassiers avec quelques chars "Hotchkiss H-39".

Le colonel De Gaulle a dit le 16 mai au soir : "J'attaquerai demain avec les forces, quelles qu'elles soient, qui me seront parvenues. Avancant vers le nord-est, d'une vingtaine de kilomètres, je tâcherai d'atteindre sur la Serre, Montcornet, nœud de routes vers Saint-Quentin, Laon et Reims. Ainsi, je couperai la première que l'ennemi ne pourra plus utiliser dans sa marche vers l'ouest et je barrerai les deux autres qui autrement, le mèneraient tout droit au front tenu de la VI^e armée".

La bataille

A 3 h 15, le colonel est là pour exposer la mission : "dégager Montcornet". Il est 3 h 45 quand, moteurs en marche, les chars français s'ébranlent pour une dure journée de bataille.

Deux axes de bataille pour aller à Montcornet : Gizy - Liesse - Chivres - Bucy-les-Pierrepont - Clermont-les-Fermes - Montcornet. Au sud par Boncourt - Lislet - Montcornet. Chose curieuse, les deux spécialistes théoriciens de la guerre des blindés vont se retrouver, face à face, en cette journée. Du côté allemand, le général Guderian, côté français le colonel De Gaulle. Tous deux, avant la guerre, ont écrit un livre sur l'emploi des chars d'assaut.

Les chars débouchent dans la plaine de Gizy en deux colonnes. L'une à gauche de la route, la seconde sur la route et, à droite, doivent

arriver les chars "B". Gizy est traversée à toute allure. A la sortie du village, tout le monde est là, sauf sur la droite où deux chars "B" sont seuls en vue. Voici Liesse, le pays de la Vierge Noire des trois chevaliers. Comme les chars, aujourd'hui, eux aussi faisaient à l'époque une croisade. Sur les pavés, les chenilles font un bruit infernal. Formidable sentiment de puissance. Virage à gauche de la célèbre Basilique. La ville a été endommagée par des bombardements aériens et plusieurs maisons sont par terre. Déploiement dès la sortie de la ville. On attend les chars "B" à l'abri de la crête de Chivres cependant que l'artillerie allemande, qui a repéré les premiers chars, tire et un barrage dense fume sur la crête où les obus tombent de tous côtés. Enfin les "B" arrivent et voici les marais de Chivres. C'est un moment difficile car on ne peut avancer que sur la route qui est peut-être minée ? Sur le pont, un camion de munitions a sauté et flambe en plein travers de la route.

Le char "B" du commandant Bescond n'hésite pas. Il s'engage et, à 50 mètres, crible la ferraille de quelques coups de 75. Le char, fonçant de ses trente-deux tonnes, ouvre le passage. Dans un rideau de flammes, tous les chars passent.



La Ville-aux-Bois - Monument en souvenir du Commandant Bescond, de la 4^e Division Cuirassée et de son équipage du char "B" "Sampiero Corso" tous tués le 17 mai 1940 au cours de la "Bataille de Montcornet".

L'ennemi est là, surpris et camouflé sous les couverts. Les mitrailleuses Reibel déroulent leurs longues rafales et scient les haies. De paisibles vaches, ne comprenant rien à la folie des hommes, se lèvent, courent en tous sens, avant de s'effondrer lourdement rattrapées par une rafale. Plus rien et les chars foncent sur Chivres pour surprendre des motos et side-cars de reconnaissance dont les passagers sont tués dans les paniers ou sur leur guidon. Un camion flambe. Voici une automitrailleuse, puis une seconde. Deux coups de 47 des canons des chars "B" et elles ne sont plus que tôles tordues. Les fantassins allemands s'affolent. Tout un groupe tente de se replier dans une grange. Les mitrailleuses les cueillent au vol. Chivres est nettoyé. Avant de continuer sur Bucy, les "R-35" visitent tous les fourrés le long de la voie ferrée, mais les chars ne peuvent pas aller dans les marécages sous peine de s'enliser. Les cinq kilomètres de Chivres à Bucy sont rapidement franchis. Les 47 de marine aboient sec et les mitrailleuses crépitent. Bucy est redevenu français, mais l'essence baisse et il faut légèrement se replier à l'abri pour refaire les pleins... si les camions ont pu suivre :

La section d'échelon de ravitaillement est là. Les quatre tracteurs Lorraine, bourrés d'essence, ont cependant eu quelques difficultés. Avec leurs dangereux chargement, ils ont passé le pont de Chivres toujours en flammes et, dans le village, se sont heurtés à des fantassins allemands sortis de leur cachette après le passage des chars français. Le lieutenant Brumeau, commandant la section, dont les hommes désignés pour partir en Norvège ont reçu des mitraillettes, encore rares dans l'armée française, sautent de leur camion et nettoient les maisons. En quelques minutes, tout ce qui n'est pas tué est fait prisonnier et l'échelon de ravitaillement poursuit les chars pour les retrouver à l'entrée de Bucy-les-Pierrepont.

L'essence coule dans les réservoirs des "D-2" et "R-35". Pendant que l'on termine le plein des chars "B", les équipages déjeunent sur le pouce. A midi, les réservoirs et les casiers à munitions remplis, les chars sont prêts à reprendre l'offensive.

15 heures — Les chars "B" viennent de démarrer : direction Clermont-les-Fermes. C'est la grande plaine et les chars risquent d'être vus de loin. De plus, les destructions et l'avance des chars français doivent être connues du général allemand Guderian dont le poste de commandement est non loin de Montcornet. Les chars arrivent à Clermont-les-Fermes dont les carrières sont rapidement vidées d'ennemis. Voici la Ville-aux-Bois, on s'y bat durement. Près de la voie ferrée, un char lourd allemand est embusqué sur une petite route menant vers la Ville-aux-Bois, au passage à niveau. Le char du commandant Bescond a été immobilisé et le commandant du 46^e bataillon de chars "B" gagne un autre char le "Sampiero Corso". De loin, la tourelle du char allemand ne quitte pas celui du commandant Bescond qui reçoit un obus à l'endroit le plus vulnérable : la soute à munitions. Tout saute et l'équipage au complet est tué.



17 mai 1940 - Montcornet après la bataille.

Des soldats allemands examinent le char Renault R-35 du Capitaine André Perret arrêté à l'entrée de la ville de Montcornet. Il a été immobilisé par un obus antichar de 37, trou d'impact visible à la base de la tourelle, à gauche du canon.

Ce char appartenait à la 4^e Division Cuirassée du Colonel De Gaulle.



Char "B" n° 421, du 46^e BCC "Vauban", mis hors de combat à Clermont-les-Fermes, le 17 mai 1940, au cours de la bataille de Montcornet. Lieutenant Dernonet blessé, équipage fait prisonnier.

Les colonnes françaises rejoignent la route. Une file de camions allemands encadrés de motocyclistes, prend la route de Marle semblant ignorer la présence des blindés de la 4^e division cuirassée. Quelques minutes plus tard, la longue file n'est plus qu'une traînée de feu.

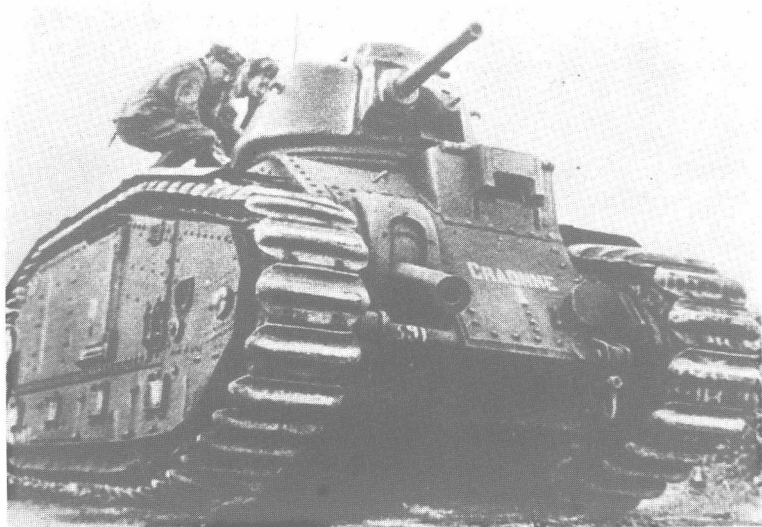
Le petit village de Lislet est en vue. Les chars français rencontrent d'autres camions accompagnés de quelques chars et automitrailleuses qui se déploient en bataille pour contre-attaquer nos blindés. Nos canons de 47 et leurs obus de rupture ne leur en laissent pas le temps : tout est réglé en quelques minutes.

Il est 17 heures. Les chars français arrivent à l'entrée de Montcornet, canonent des convois allemands, mais l'artillerie ennemie est en place, artillerie de campagne et antichars. De furieux combats s'engagent. A l'entrée de la ville, plusieurs chars français sont touchés et immobilisés, en particulier les "R-35" du capitaine André Perret et du lieutenant Mouchet. La ville est cependant traversée et les blindés français détruisent tout ce qui n'a pas eu le temps de fuir. Le général Guderian écrira dans ses "Mémoires" après la guerre "avoir vécu ce jour-là ses heures d'inquiétude les plus noires de toute la guerre".

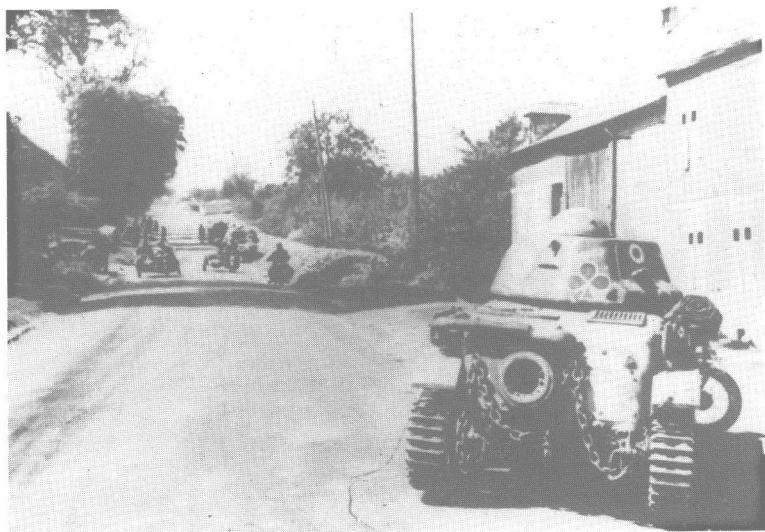
Il est 19 heures et l'essence baisse. Les chars "B" viennent de faire demi-tour. L'infanterie n'a pas pu suivre et, sans elle, il n'est pas question d'occuper le terrain conquis. Il y a même des infiltrations ennemies sur les arrières. Cependant, dans l'après-midi, transporté en autobus, depuis Châlons, le 4^e bataillon de chasseurs à pied tente de rejoindre les chars. Ils sont obligés de débarquer à Chivres pour réduire une avant-garde ennemie qui a laissé passer les chars français et s'est ensuite relevée. Nos chasseurs ont vite fait et font de nombreux prisonniers. Le 4^e B.C.P. avec des éléments du 10^e cuirassiers va couvrir au mieux le repli des chars dans la soirée.

Derrière les "B", l'ordre de ravitaillement est donné aux autres sections de chars qui pivotent aussitôt. L'ennemi réagit avec son artillerie en position de l'autre côté de la Serre et a poussé des 105 blindés sur les hauteurs dominant Montcornet. Une pièce un peu trop en vue est détruite d'un obus de 47, cependant qu'un char "R-35" reçoit un 105. Les "Stukas" Junkers 87 ont tenté plusieurs fois, dans l'après-midi de freiner l'avance des blindés français. Nos chars, dotés d'un épais blindage en souffrent peu. Les avions allemands attaquent maintenant en vol rasant et mitraillent avec des balles perforantes.

A 19 h 45, l'essence baisse dangereusement. Il faut rompre le combat et ne songer qu'à rentrer. On fait le chemin inverse de ce matin. Voici encore des avions ennemis. Les chars français passent en bataille et se dispersent, tout en se repliant sur Bucy-les-Pierrepont. C'est le crépuscule. Moment de répit pour ces hommes exténués qui se sont battus toute la journée et ont infligé à l'ennemi des pertes importantes. Les chars sont examinés à l'extérieur, presque tous sont touchés. Les obus antichars allemands ont enlevé des copeaux de



Char "B" "Craonne", du sous-lieutenant Michel, abandonné à Chivres sur panne mécanique, le 17 mai 1940, au cours de la bataille de Montcornet. Il était du 46^e Bataillon de chars de combat.



A l'entrée de Montcornet, le char du sous-lieutenant Albert Mouchet, atteint par l'artillerie allemande.

métal comme un coup de cuillère dans une crème. Les balles perforantes des mitrailleuses d'avions sont incrustées dans le métal sans avoir pu le traverser.

La nuit est tombée. Par Chivres, les chars regagnent leur base de départ. Un peu avant Liesse, un homme de haute stature est seul au beau milieu de la route, une petite auto un peu plus loin. C'est le Colonel De Gaulle qui attend le retour de ses chars et sait déjà qu'ils ont fait un fameux travail dans les rangs ennemis. Il y a plusieurs centaines de morts allemands. Des camions, des chars, des automitrailleuses ont été détruits. Nous avons fait cent trente prisonniers. Du côté français, six chars ne sont pas rentrés et nous avons perdu en tués, blessés et prisonniers un peu moins de deux cents hommes. A l'arrière, sur les routes, des réfugiés ont cessé de fuir. Certains, même, rebroussement chemin car le bruit court que les troupes françaises ont avancé. C'est vrai, mais momentanément...

Les chars de la 6^e demi-brigade prennent position en bordure de la forêt de Samoussy, face à Gizy, ceux de la 8^e demi-brigade à Montaigu et Saint-Erme. Les hommes, fatigués, s'endorment vite. Le courage de nos tankistes a été magnifique, le matériel excellent mais, ce soir, l'infanterie devrait occuper Montcornet. Malheureusement, cette victorieuse contre-attaque a été trop vite improvisée sous la pression des circonstances. Si l'on avait écouté ce colonel de la 4^e division cuirassée, quelques années plus tôt, le sort de cette guerre aurait pu changer de face en cette journée...

Un char lourd "B" le "Craonne" détruit à l'entrée du village de Chivres, restera longtemps tout à côté de la première maison.

Telle fut cette "Bataille de Montcornet". Après une dernière bataille dans la Somme, ce colonel est nommé général à titre temporaire, devenant le plus jeune général français en 1940.

Dans quelques jours, avant la capitulation de la France, ce général inconnu s'envolera clandestinement vers Londres et son destin hors série. Ce sera à la B.B.C. l'appel du 18 juin. Mais ceci est une autre histoire...

Jean HALLADE

Sociétaire des Gens de Lettres de France.



Le vendredi 21 juin 1940, après avoir assisté à Rethondes, dans le célèbre wagon du maréchal Foch, à la lecture du préambule des conditions d'armistice, à 15 h 35, le chancelier Hitler regagne, en voiture, son quartier général de Bruly-de-Pesche (Belgique). Passant par Laon (il y reviendra le 25 juin) il examine des chars français détruits. On le voit ici, à Urcel, regarder le char lourd "Lieutenant de Gissac" de la 4^e Division cuirassée, tombé en panne et détruit au canon de 47 par son collègue le char "Duguesclin".